

## **Petites fiançailles** **Auto-science-fiction**

Daniel Canty

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canty, D. (2016). Petites fiançailles : auto-science-fiction. *Moebius*, (151), 133–144.

DANIEL CANTY

*Petites fiançailles*

Auto-science-fiction

En 2006, dans un mouvement d'autocolonisation lexicale, Montréal, ville orthogonale, s'est déclarée arrondie, comme si elle pouvait, par le pouvoir gravitationnel d'un mot, se conformer au patron spiralé de Paris. La fable qui suit se déroule dans l'orbite de cette montréalité future, dans la banlieue révolue de Lachine, où convergèrent, quelques beaux jours des années quatre-vingt, certains corridors du temps. Elle tend à démontrer que l'espace-temps d'une ville est sujet à l'attraction de la mémoire, au poids de la parole et à la pression des émotions, et que, quoi qu'il en soit vraiment de l'univers, il est aussi tissé de métaphores.

*La vie de jeune fille des grands-mères*  
2016, 1980

En règle générale, on ignore à peu près tout de la vie de jeune fille des grands-mères.

Qu'une chose à confesser à ce sujet.

D'abord, établir les faits.

Peu après ma naissance, Jéhane, en veuvage, a emménagé avec mes parents, mon frère et moi. Dans la chambre dont j'hériterai après sa mort.

Oh Jéhane!

08.12.1904 – 15.12.1981

77 ans et 7 jours.

La vie est une chance.

Bien qu'en fin de compte, notre temps échappe au temps.

Je me revois, débordant d'espoir, debout à la porte de la chambre.

Je suis en pleine croissance.

*Tu es un homme, petit, ou tu le deviendras.*

(D'un certain point de vue, cela revient au même.)

Chaque jour me transforme et le monde change.

Tout de même, j'ai l'impression que certaines choses, que l'espoir permet de rejoindre, sont éternelles.

Je tiens à éprouver les limites conceptuelles et concrètes de cette notion.

J'entends, derrière la porte, le claquement des touches d'une machine à écrire.

Maintenant cette mécanique pèse de tout son poids sur le dessus de la commode de la chambre où je dors – je la vois et je revois les doigts de Jéhane filer sur ses touches.

En 2011, la dernière usine de machines à écrire de la terre fermait ses portes<sup>1</sup>.

Monde sans fin. Où tout passe et change.

Parents et amis sont invités à y assister.

Des funérailles ?

Trop triste.

Penser naissances, confirmations, épousailles, kermesses...

La porte est fermée, et je ne suis plus là, mais je revois Jéhane, affairée à son bureau, taper des invitations sur des bostols bleus, lignés. Elle travaille pour l'église locale.

Pour sa foi.

S'accrocher à une image en tête permet de passer outre à certaines réalités : par exemple celle de cette porte qui fait écran à mes désirs.

Me revoilà devant sa surface vernie.

Le prisme de verre brillant de la poignée. On dirait un diamant démesuré, genre bague de fiançailles.

On ne les fait plus comme ça.

Je cogne.

La poignée tourne, la porte s'entrouvre.

Ceci est son corps.

Tignasse blanche. Blouse de même. Discrète chaîne d'argent au cou. Longue jupe noire. Et ce visage qui me rappelle celui de ma mère, apaisé.

Jéhane, debout, là, dans sa bonté et ce qu'il convient d'appeler mon cœur.

Que dire ?

*Du haut de ces quatre pieds onze, trois quarts de siècle nous contemplent.*

J'ai beaucoup réfléchi.

Une pensée ne me quitte plus.

*Quand j'aurai ton âge je voudrais me marier avec toi.*

Il y a des choses que je ne comprends pas encore tout à fait.

D'autres qui ne changeront jamais plus.

Nous nous retrouvons ici, maintenant, en attente d'une réponse dont je ne me souviens plus.

M'explique-t-elle ma méprise ?

Que la durée, qui se terre dans l'obscurité de ce que nous sommes, recèle d'inévitables leçons ?

Que rien ne sera exactement ce que je crois ?

Ou que l'éternité ne dure qu'un temps ?

Dans quelques mois, la réalité de l'âge résoudra mes parents à placer ma grand-mère en centre d'accueil.

Dans environ deux ans, elle mourra.

Ce jour-là, nous nous tiendrons ensemble, dans les bras les uns des autres, en pleurs sur le prélat de la cuisine.

C'est une histoire pour une autre fois.

À ce moment, dont je crois toujours me souvenir comme si c'était hier, il me semble qu'elle ne dit rien.

Qu'elle se contente d'un sourire qui dit tout.

Oh son, oh ce sourire de biais – que je ne reconnaîtrai que plus tard sur mon propre visage dans les miroirs ou les photographies.

Après, les choses, comme d'habitude, se sont compliquées.

Avec le temps, qui ne change rien au temps.

Temps où nous demeurons, au seuil de cette chambre où je m'enfoncerai seul dans la pensée de ce qui viendrait.

### *One Giant Leak*

1983

J'entrouvre de nouveau les yeux sur mes onze ans.

Veilleuse – une ampoule en forme de larme, insérée directement dans la prise électrique, diffuse une douce lueur au ras du plancher.

Vessie – je sens, à l'extrémité de mon bas-ventre, les derniers verres de lait de la soirée former un lac compact.

Les formes répondent aux formes.

Le monde est un tissu d'échos.

Vous avez entendu parler de l'eau lourde?

Je préférerais rester étendu ici, dans la caverne de mon lit.

Les toilettes sont par là, au fond du couloir.

Horizontalité, verticalité. Abscisse et ordonnée. Ancre flou des draps.

Charybde et Scylla, etc.

Images et noms de monstres.

Formes et contreformes.

Les choses sont ainsi faites.

Cet endroit est une véritable passoire, où le moindre mouvement m'apeure.

Les autorités familiales ont tout de même pris des précautions: le store de toile blanchâtre de ma chambre est

opaque comme une chape de plomb.

Je sais très bien ce qui se cache derrière – branches de l'érable, ciel d'été d'étoiles – Voie *lactée*, lueur de *lait* de la lune.

Mer de l'Intranquillité, flaque de lait s'étalant au milieu du sommeil.

Mer sans vagues.

La nature est paresseuse, affectionne les formes rondes, le relâchement. Effort minimal pour tension maximale.

Océan des Soupirs.

Je ne peux pas demeurer couché.

Parfois il faut ce qu'il faut. Et parfois il faut faire pipi.

Le store peut bien arrêter la lumière de la lune, les rayons cosmiques triomphent de tous les obstacles. Certaines particules ont une masse négative, passent à travers tout, en tout temps.

*Neutrinos*. Qui pleuvent. Ne pleuvent pas.

Des scientifiques les ont vus transparaître loin sous terre, dans des bassins d'eau parfaitement pure.

J'ai lu ça dans un livre, à ce moment ou un autre de ma vie.

Je me demande si on pourrait les voir dans ma vessie.

Le cosmos brille d'une lumière radioactive. Il pleut des particules. Maintenant.

Ça donne envie de pipi.

La vie se déroule sur fond de radiations.

Le soleil est une fournaise atomique.

Pareil en cela à n'importe quelle étoile.

Le ciel d'été est donc taché d'explosions nucléaires. L'angoisse est inscrite dans la structure même du firmament.

Habituons-nous.

Un missile pourrait un jour tomber par ici. Une lumière ennemie tout effacer du monde extérieur.

N'aie pas peur.

Rien ne saurait effacer ce que nous sommes.

Car la nature abhorre le vide.

La blancheur absolue est impensable.

En cas de guerre nucléaire, il suffira de garder les yeux fermés. De se retenir, pour toujours se retenir.

Tension maximale. Effort minimal.

Mais le relâchement est une tendance naturelle.  
 Vaincre les sensations et les certitudes passagères.  
 Fermer les yeux. Ne plus penser à ça. Être brave.

DUCK AND COVER.

Les Américains ont réponse à tout.

Abris nucléaires : s'enfoncer dans la caverne de ses draps.

Si je reste couché, rien ne peut m'arriver ?

Ma veilleuse brille à travers l'édredon. Mes paupières fermées laissent filtrer sa lumière.

Je le sais, j'ai essayé – un monde effacé, blanc, sans plus rien, est un monde impossible à penser, ou même à rêver.

Tôt ou tard, je devrai sortir la tête de la caverne, me confronter à la lumière de la réalité.

Ces pensées me distraient de l'essentiel. Elles ne m'empêchent pas d'avoir envie. La menace est invisible. Elle vient de l'intérieur. Tôt ou tard, il faudra agir. Travailler sur soi.

Au fond de l'hiver nucléaire, des héros s'éveillent. De vrais hommes. Remontés des abris. Dans la blancheur cendrée des ruines, la lumière des choses véritables.

La vie est constamment à refaire. La mort, c'est pour les autres.

Penser à l'avenir.

Ne pas s'égarer en pensées. Revenir à l'essentiel.

Veilleuse, vessie.

Évaluer la morale possible de l'histoire, d'un point de vue universel.

L'expression *être dans de beaux draps* désigne un problème urgent.

Lève-toi, mon grand, avant que n'advienne l'irréparable.

Brave survivant. Homme de demain. Petit astronaute.

À l'aéroport, des pointillés lumineux indiquent le chemin aux avions pour qu'ils reviennent sur terre.

Aucune honte à encore avoir une veilleuse à ton âge. La Terre, non, brille au milieu de l'univers, suspendue dans le vide de l'espace ?

Certaines choses démontrables semblent tout de même impossibles.

*Tu grandiras, petit, et tu apprendras que nos métaphores*

*nous sauvent de n'être que nous-mêmes, ici-bas.*

Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde – c.-à-d. : ma vessie.

Hmm.

Supposons que la noirceur sous mon lit ouvre sur un trou sans fond, genre univers. Plus bas, quelqu'un qui me ressemble tente de dormir. Sans veilleuse. Il n'y voit rien, rien de rien. Dans de telles conditions, aussi bien continuer de roupiller.

L'autre tire sur sa couverture, sans savoir qu'il s'agit de mon tapis.

Facile de croire tomber au fond des choses quand on s'éveille au beau milieu de la nuit.

Noir absolu. Blancher de rien. Formes et contre-formes.

Se raccrocher aux réalités concrètes. Trouver de bonnes raisons d'agir.

Selon les dernières indications, je pèse cent dix livres. Cinquante kilos selon le système universel.

Mesurer les conséquences de ses actions.

Qu'un litre de lait en trop.

Me lever d'un bond.

Avoir confiance dans le tapis, il tiendra.

Plan de vol – dès que je pose le pied sur terre : m'appuyer sur l'obscurité de l'univers pour rebondir aux toilettes.

*One small step. One giant leak.*

### *Moonwalk*

...

Arrêt sur image.

N'aie pas peur. Il n'y a rien à voir dans le noir. Rien d'autre que tes propres pieds dans la petite flaque de lumière de la veilleuse sur le tapis.

Rien d'autre que toi. Debout nu-pieds au bord du lit.

Pour bien nous situer dans l'espace, soustraire le plafond. Adopter une perspective aérienne : la chambre dessine un L auquel on aurait imprimé une rotation



horaire de 270° (↵). Un lit emplit son côté le plus court. Dans la portion attenante au volume principal, deux portes divisent l'espace: droit devant, porte donnant sur corridor, dehors; à gauche, porte donnant sur penderie, intérieur.

La confusion s'explique.

Se concentrer sur l'ampoule de la veilleuse, son idée fixe et brillante.

Mes jambes un compas.

Rotation de 90°.

Tourner le dos au store de nylon.

Je sais très bien ce qui se cache derrière.

*Background radiation*. Les rayons cosmiques nous parviennent du fond des choses.

Derrière la fenêtre, je sens une présence.

L'arbre est une forme branchue, compliquée, qui embrouille le dessin du ciel. Bifurcations. Ramure. Remous des possibles.

Il pourrait m'arriver quelque chose.

Un extraterrestre à tête d'ampoule veille perché sur les branches de l'érable, dans une combinaison scintillante. Il est descendu des étoiles pour me ramener avec lui. Me convaincre que mes parents ne sont pas mes parents. Que la vie est ailleurs.

Il ne m'aura pas.

Je sais que ce qui est là est vrai. Donc mieux vaut faire comme s'il n'était pas là, ce qui est sans doute le cas, bien qu'on ne sache jamais ce qui est vraiment vrai avant que ce qui arrive arrive.

Devant moi: toute une vie. Des choses à apprendre. Des expériences à faire.

Et de nombreux obstacles à surmonter.

Faire un premier pas.

J'avance vers la porte de la penderie, dans l'extrémité la plus courte du ↵.

STOP AND THINK.

Penderie: nom horrible. Bon pour la potence. Par ici, on dit *garde-robe*. Selon l'Académie française et *Larousse* à tout vent, nous confondons contenu et contenant. Formes et contreformes.

*Je me souviens* de pouvoirs étrangers, venus d'un autre monde, qui nous ont abandonnés à nous-mêmes. Ce n'est plus le moment de leur faire confiance.

Garde-robe : mes habits, vidés de ma présence. Formes de ce que je suis. Lieu d'où je m'absente.

Je sais que dans le plafond du garde-robe, une trappe ouvre sur l'espace vide qui coiffe la maison, sous la solidité de la toiture, seul accès à un espace privé et mystérieux où je voudrais poursuivre ma vie. La porte a beau être fermée, j'ai en tête cette trappe toujours entrouverte. Je sais qu'il n'y a pas de plancher, là-haut. Que, sous les combles, une bâche grise pend lestement entre le quadrillage des poutres. Que le plancher n'y est donc que l'envers du plafond, une toile tendue, trop faible pour porter le poids d'un homme. Celui qui élirait de vivre perché là devrait marcher en équilibre le long des abscisses, des ordonnées, genre araignée dans le grenier.

L'expression *avoir une araignée dans le plafond* s'applique aux lunatiques. Un faux pas et on tombe au fond des choses. À l'angle z.

x, y, zzz.

Parfois je rêve à cet autre, qui est et n'est pas moi, et qui vit là-haut, où il a aménagé un espace dans le demi-jour, un salon-bibliothèque où le tapis persan, les boiseries à la Nemo, le bureau de chêne, l'ottomane de velours et des murs couverts de livres compensent l'absence de fenêtres.

Chambre à soi, loin des bruits de la maison, à l'abri des menaces du monde, où tranquillement continuer de penser à autre chose.

Un jour ce serait aussi la mienne.

Il n'y a pas si longtemps, cette chambre ici-bas, qui contient la possibilité de cette chambre seconde, était celle de ma grand-mère.

J'en partageais une autre avec mon frère, au bout à gauche du couloir, où il dort à l'instant, dans un lit à une place identique à celui que je viens de quitter.

L'obscurité autour de lui s'est délitée.

Nos chambres grandissent en accord avec nous.

S'il m'est encore dénié, l'espace sous les combles me revient de droit – après tout, on n'y entre que par ma chambre.

Mais mon double m'a devancé là-haut, dans un avenir  
qui n'existe qu'en rêve.

Il est et n'est pas moi.

*Être ou ne pas être.*

Sera ne sera pas.

Nous sommes inexorablement appelés à redescendre  
sur terre.

Cela dit, s'il existait, l'autre, là-haut, pourrait lui aussi  
avoir envie de pipi. Crever d'urgence la bâche tendue sous  
son pas.

Mais qui a envie de tomber si bas pour une histoire  
d'envie incontrôlable?

Peut-être est-ce pour cela que la trappe est toujours  
entrouverte?

Laisser filtrer un brin de lumière. Une tendresse de  
veilleuse. La ligne subtile d'un départ.

Vivre dans la bibliothèque des rêves, revenir au monde  
sans se faire de mal demande une certaine légèreté.

Celle des draps ou des vêtements vides de présence.  
La silhouette naïve des fantômes, toujours à confondre le  
fond et la forme. Le plafond et le plancher. Les murs et  
leur absence. La vie et la mort.

La légèreté des spectres nous sauve de l'attraction  
lourde du vide.

Derrière la porte du garde-robe, une trappe à demi  
entrouverte mène à une réserve d'obscurité. Qui sait ce  
qui se cache véritablement dans la pensée sombre des  
maisons?

Peu importe, la porte me *garde* de voir dans le noir.

Je peux me permettre de passer outre.

Un petit pas  
∞, 2016

Faire un petit pas.

Accepter la tension. Espérer son relâchement proche.

Derrière la porte de la chambre s'étend le couloir  
obscur.

À gauche à côté, la porte de la chambre de mes parents.

À droite après, le puits d'escalier.

À gauche au fond, la porte de la chambre de mon frère.

Droit devant, le miroir noir de la lingerie.

(Où ignorer cet autre *je*, qui me regarde sans me voir, debout au revers du miroir.)

Détourner le regard, tourner le dos aux évidences n'est pas la réponse à tout. Mais c'est encore une façon d'avancer, de se retrouver au milieu de ce qui est.

À droite au fond, le petit coin. C'est bien dit.

Ma pensée me devance. Mon envie me pousse en avant.

Me revoilà, tendant bravement la main vers la poignée de la porte, son prisme diamantaire.

Quand l'air l'obscurité devant moi remuent.

Qu'une présence passe et m'arrête.

Croisant à angle droit ma trajectoire.

Traçant sous l'ancre de cet autre là-haut, qui attend de devenir moi.

Comme si un corridor transparent traversait murs, portes et penderies, passant par la chambre de mes parents, puis la mienne, pour se prolonger dans le ciel de la banlieue, à hauteur de premiers étages.

Ligne d'univers. Corridor d'éternité.

Ces images me viendraient plus tard.

Pour l'instant, je ne vois rien.

Ou peut-être qu'un vague froissement?

Mais je me sens bien.

Et je sais qui va là.

Jéhane.

Malgré l'étrangeté de la situation, j'ai encore des manières.

Lui cède le passage.

Jadis, je me suis tenu de l'autre côté de cette porte, lui demandant de m'attendre hors du temps, ainsi qu'en elle-même.

Aujourd'hui, alors qu'elle n'est plus là, je la croise en chemin vers les toilettes.

Elle n'est plus personne. Que le sentiment d'un poids qui me frôle. Le poids d'une peur dissipée.

Vous comprendrez que j'aie un peu oublié la suite. Et que je doive tout de même me rattacher à une certaine logique narrative.

Il a fallu que je rejoigne le petit coin puis que je retourne me coucher, plus léger de savoir que tant que nous

sommes le temps ne change rien au temps. Que nos reflets nous tournent le dos. Que les morts passent outre. Que nous sommes là où il n'y a rien à comprendre.

Store tiré dans mon dos.

Miroir noir au bout du couloir.

Trappe entrouverte au haut de la penderie.

Caverne des draps.

Apesanteur des pas.

Portes refermées.

Douceur de lait de la lune.

Lumière passe-partout.

Petit, l'éternité est un rêve qui nous rejoint.

Qui t'apprend que, tant que tu seras, il y aura autant de raisons de dormir que d'avoir peur.

Rappelle-toi.

Parents et amis sont invités à y assister.

Et ce soir encore, seront célébrées, dans cette chambre où tu n'es plus, les fiançailles de la lune et du temps.

*Merci à Line Nault pour ses lectures.*

---

1. Godrej & Boyce, Mumbai, Inde, 1951-2011. En vingt ans, les ventes ont chuté d'environ cinquante mille unités par année à huit cents, le tirage moyen d'un livre de littérature de pointe au Québec. Voir Nicholas Jackson, « Last Typewriter Factory in the World Shuts Its Doors », *The Atlantic Monthly*, 25 avril 2011.